

# L'actualité

Artistes à l'écoute  
du monde



# La quinzaine d'Armelle Héliot

## Artistes à l'écoute du monde

De Thierry Thieû-Niang à Thomas Bellorini, Emmanuel Meirieu, ou Simon Stone, les gens de théâtre vont vers leurs contemporains, parfois en souffrance. Même lorsque les textes sont puisés dans les tragédies archaïques.



Ses *Majestés* de Philippe Lefait, conçues et chorégraphiées par Thierry Thieû Niang au Théâtre Gérard-Philippe. © Anne Sendick

**C**OMMENÇONS À SAINT-DENIS, en ce mois de juin qui hésite entre les giboulées et la canicule. Au Théâtre Gérard-Philippe, où s'achève une saison forte, avec des créations de haute littérature et des actions concrètes et fertiles en direction des populations de Seine-Saint-Denis – et pas seulement –

le travail conduit par le danseur et chorégraphe Thierry Thieû-Niang a fait forte impression. Depuis deux ans, avec sa patience, son empathie, son intelligence sensible de l'autre et ce supplément de grâce qu'il met en toute chose, Thierry Thieû-Niang conduit un atelier avec des hommes et des femmes venus d'horizons

différents. Il y a les femmes du Franc-Moisin, les familiers du centre de loisirs, l'association des seniors. Il y a des collégiens, des enfants, et même quelques jeunes comédiens en formation à l'Esad ou au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

Il ne s'agit pas ici d'animation culturelle, mais de travail. Il ne s'agit pas de prétendre devenir professionnel – même si de futurs professionnels sont là, eux aussi. Il s'agit de s'interroger sur les groupes, et comment ils dialoguent, sur la survenue d'un individu dans un groupe, et comment il trouve sa place. Il s'agit aussi d'expérimenter l'art comme lien, comme terrain d'entente et d'épanouissement, comme partage et comme offrande.

Sur le grand plateau aux parois pelées, pas de décor. Un grand cercle éclairé par un projecteur. Comme un hublot immense percé dans le mur du fond. La Lune, la Terre. Tout cela et bien autre chose. Il y a du monde sur ce plateau, beaucoup de monde. Tous les horizons de la planète, tous les âges.

À gauche du plateau (considéré depuis la salle, à jardin), un homme lit des textes. Il s'agit du journaliste-producteur Philippe Lefait qui a suivi une grande partie de la naissance du spectacle qui s'intitule **Ses Majestés**. À certains moments de la représentation, il lit des textes : fragment des *Raisins de la colère* de John Steinbeck, extrait de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, pages de Laurent Gaudé, conte de Fatou Dione.

De l'autre côté du plateau, deux musiciennes. Deux femmes africaines, une chanteuse, une percussionniste.

Safiata, venue de Guinée-Bissau, est une vraie « griote » dans son pays qu'elle a quitté il y a bien des années et où elle a pu enfin retourner récemment. Elle a une voix magnifique et chante en bambara, accompagnant le déroulement de cette cérémonie, qui passe par un moment d'offrande particulièrement beau.

La matière première est le papier kraft. Des rouleaux que l'on pousse sur le sol et dont on découpe des morceaux. On les met en boule, on les froisse et cela fait, au fond du plateau, une sorte de ligne étrange, comme un mascaret sur la mer. À un moment, hommes, femmes, enfants, vont déplacer ces pièces légères aux formes chimiques et les déposer sur le devant de la scène. Puis ce muret mouvant sera à son tour décomposé... Rien, presque rien et on est au cœur d'un mystère. Le bruit du papier ressemble à celui du feu ou de la vague sur le sable. Il y a des moments de danse, avec de jeunes hommes athlétiques et légers, des enfants fins comme des herbes, de fortes personnalités. Une jeune fille de 16 ans, venue d'Égypte il y a à peine un an et qui parle déjà un excellent français, chante en arabe *Les Moulins de mon cœur*... Ensuite, on entend aussi Michel Legrand... et la jeune fille chante, à la fin, en arabe toujours, un air magnifique qui parle, dit-elle, de Jésus-Christ... Tout cela émeut sans sensiblerie, frappe par ce qu'il faut bien nommer humanité.

C'est une démarche comparable qui conduit Thomas Bellorini, compositeur et metteur en scène, lorsqu'il monte une adaptation d'un texte de l'Italien Erri De Luca, **Le Dernier voyage de Sindbad**. Un spectacle donné pour quelques soirs



*Le Dernier Voyage de Sindbad* d'Erri de Luca, mis en scène par Thomas Bellorini au 104. © Pierre Dolzani

seulement au 104, en février dernier, à l'issue d'une résidence de création. Dans l'un des ateliers, dans un espace noir, il s'agit d'une sorte d'oratorio, sobre, presque sévère dans l'économie de jeu, de déplacements, mais très profond, puissant, sincère et beau. On serait sur le pont d'un bateau, en haute mer. Une acrobate donne le mouvement ascensionnel et dansant, l'espérance. Sur le pont, les protagonistes, douze interprètes, qui disent et chantent. Certains magnifiquement. Ce sont les musiques réunies, Orient et Occident mêlés, musiques spécialement composées ou choisies dans des répertoires qui disent bien l'exil, l'arrachement aux racines, mais la fierté et la grâce, qui font la matière essentielle de la transposition d'un texte qui date d'il y a quelques années. On n'est pas ici dans le pur présent de ce qui se passe aujourd'hui en

Méditerranée, mais que l'écrivain italien continue de suivre comme on a pu le lire dans un reportage saisissant, une double page du *Monde*. Un très beau travail, sensible et sans faiblesse, à hauteur de l'ambition et de l'humanité d'Erri de Luca, de son courage intellectuel et physique, qui est restitué et touche profondément.

Moins convaincant, mais tout aussi touchant est le **Feu pour feu** de Carole Zalberg, une mise en scène de Gerardo Maffei, un texte qui parle d'un homme et de son bébé, traversant les pays et la mer, mais qui est curieusement interprété par une femme. Une scénographie métallique, posée dans un coin du plateau recouvert d'une matière claire, le sable ou la mer. Ce peut être le pont d'un navire. La comédienne, que l'on a vue notamment dans un travail très personnel sur Marguerite Duras, Fatima Soualhia-Manet, est une jeune femme



*Feu pour feu* de Carole Zalberg, mis en scène par Gerardo Maffei au Théâtre de Belleville. © Guendalina Flamini

intrépide et sensible et émeut, malgré le flottement de la direction de jeu.

Dans les spectacles vus en ce printemps, l'un des plus puissants a sans nul doute été le nouveau travail d'Emmanuel Meirieu. Après *De beaux lendemains* de Russell Banks et *Mon traître* de Sorj Chalandon, il nous fait découvrir un écrivain américain, Bruce Machart, auteur d'un roman salué par la critique et d'un livre de nouvelles croisées, **Des hommes en devenir**. Emmanuel Meirieu conserve les fondamentaux de son esthétique et de son éthique du théâtre. Il porte le couteau dans la plaie. Il fait apparaître des personnages/personnes qui témoignent dans la simplicité d'un dispositif ici avivé d'un dispositif vidéo. Tous les hommes qui apparaissent ont traversé d'épouvantables épreuves. Mais on est au-delà du mélodrame. On est à la fois dans les terribles faits divers, accidents, malheurs

de la vie, et dans la pureté tragique. Il faut dire que les comédiens réunis sont exceptionnels et d'une discipline, d'un art impressionnants. Xavier Gallais en deux apparitions, Jérôme Derre, Loïc Varraut, Jérôme Kircher et Stéphane Balmino qui chante, sont magnifiques. Ce spectacle est repris en tournée dès l'automne prochain et l'on espère bien qu'on le reverra longuement à Paris.

Perdre un ami, n'est-ce pas aussi grave, aussi cruel que les destins si effroyables de ces personnages ? Perdre un ami est une tragédie et l'on se remet mal d'une telle tragédie. C'est le sujet de *Art* de Yasmina Reza. La pièce est traduite en trente-sept langues et est jouée de manière presque continue dans le monde entier. Grands interprètes ou jeunes compagnies, chacun s'intéresse à ce bijou de férocité et d'esprit qui donne du grain à moudre aux comédiens. Elle a accepté,



*Des hommes en devenir* d'après Bruce Machart, de et mis en scène par Emmanuel Meirieu au Théâtre Paris-Villette © Emmanuel Meirieu

en connaissance de cause, d'accorder les droits de représentation au TgSTAN, pour l'occasion lié à un autre collectif flamand, Dood Paard. Ils ont créé leur version il y a trois ans, en néerlandais. À Paris, ils jouent en français. Ils sont déjà là lorsque l'on pénètre dans la grande salle de la Bastille. Ils installent leurs accessoires et éléments. Ils tirent notamment un grand chariot sur lequel est posé une grande boîte plate : 1,60 mètre sur 1,20 mètre. Il ne peut y avoir là-dedans que le fameux tableau blanc avec des lisérés transversaux blancs qui sont comme la figure de la fêlure qui va advenir entre deux amis de longue date. Kuno Bakker, crâne lisse, corps délié est Serge, dermatologue. Il s'intéresse aux surfaces ! C'est lui qui aime la peinture et a acheté très cher (deux cent mille euros) le tableau. Il le présente comme un trésor sublime à son ami Marc, Frank Verduyssen, ingé-

nieur dans l'aéronautique. Catastrophe ! Yvan, Gillis Biesheuvel, long et souple comme un grand chat, plus jeune dans cette version, est très anxieux parce qu'il se marie bientôt et travaille dans la papeterie de son futur beau-père. Sa tentative de réconcilier les deux amis demeurera vaine.

Leurs accents chantants ajoutent une légère touche au décalage qui est la manière de ces interprètes épatants, profonds, légers, ironiques, donnant un sentiment de sincérité, d'immédiateté. Pas de quatrième mur avec eux, d'ailleurs – et la pièce les y invite – ils prennent à témoin les spectateurs comme si tout advenait, ici et maintenant, pour la première fois. Parce que l'on voit le tableau, on pourrait penser que la charge contre l'art contemporain est essentielle. Certains critiques avaient voulu le penser lors de la création de la pièce. Or c'est d'amitié



*Art* de Yasmina Reza, mis en scène par Kuno Bakker, Gillis Biesheuvel et Frank Verduyssen au Théâtre de la Bastille. © Sanne Peper

que l'on parle. Et les trois complices s'en amusent avec délectation. La force de Yasmina Reza, dans *Art*, est de parvenir à nous montrer qu'il n'y a pas d'échelle de raison dans la souffrance. Le sang ne coule pas, mais les dégâts sont d'une profondeur extrême.

Le sang coule dans les tragédies antiques. Parfois, c'est la cruauté du monde présent qui s'impose. On a récemment revu aux Bouffes du Nord l'impressionnante « performance » de Valérie Dréville, dirigée par Anatoli Vassiliev, dans *Médée-Matériau* de Heiner Müller.

Quinze ans ont passé depuis 2002 et la création qui eut lieu à Avignon. On peut imaginer que l'interprète n'a jamais quitté cette Médée immobile, comme une statue archaïque, une pythie qui délivrerait ses vérités. Sur le grand écran qui surplombe l'étroit espace de jeu, un haut siège que Valérie Dréville ne quitte

pas. Elle bouge un peu pour prendre ou déposer quelques accessoires. On commence par lire le texte. Tout le texte qui défile sur l'écran. Puis Médée prend la parole tandis que des images maritimes palpitent derrière elle. Dans sa petite robe estivale, elle a l'air d'une femme ordinaire. Mais sa voix rauque, venue des entrailles, nous méduse, littéralement. Lorsque le mot « fin » s'inscrit, on est sonné. Valérie Dréville est aussi audacieuse que prodigieuse.

C'est sur une extraordinaire comédienne, également, que l'Australien Simon Stone appuie son travail sur la *Médée* d'Euripide. La tragédie date de 431 avant Jésus-Christ. Le metteur en scène, très connu en Europe, mais rare en France (son *Thyeste* a été donné pour quelques représentations à Nanterre-Amandiers), travaille ici avec les comédiens néerlandais du Toneelgroep-Amsterdam. Marieke



*Medea* d'après Euripide, de et mise en scène de Simon Stone à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. © Sanne Peper

Heebink est Anna. L'action semble se passer de nos jours et Simon Stone dit avoir été très impressionné par l'affaire Deborah Green, qui, en 1995, aux États-Unis, fut condamnée pour avoir tenté d'empoisonner son mari et d'avoir mis le feu à leur maison, entraînant la mort de deux de leurs enfants.

Le spectacle est volontairement bref. Une heure vingt, comme un précipité. Dans un espace complètement blanc, d'un blanc éblouissant, les personnages apparaissent dans des vêtements ordinaires. Des images vidéo sont projetées sur un écran qui prend toute la largeur du plateau. On se rapproche ainsi des protagonistes qui, sur le plateau, sont souvent très éloignés et échangent des phrases sèches, laconiques, quotidiennes. Pas d'emphase stylistique. Lorsque l'on pénètre dans la salle de l'Odéon, les

enfants sont là. L'un assis au bord de scène, penché sur son ordinateur, l'autre debout sur le rebord d'une loge d'avant-scène. Ils ont une partition importante, entre leurs parents, au milieu des adultes. Ils finiront enfouis sous un sinistre tas de cendres qui commencent à pleuvoir avant même que l'on puisse deviner la conclusion macabre. Face à l'extraordinaire Marieke Heebink, le Lucas de Aus Greidanus jr. est un homme vulnérable, d'une humanité profonde. Leurs affrontements sont éprouvants. Témoins impuissants, quatre autres adultes sont renvoyés à leur impuissance. Fred Goessens, Eva Heijnen, Bart Slegers, Jip Smit, sont tendus, tenus sous la férule si ferme de Simon Stone que l'on retrouvera cet été à Avignon et la saison prochaine à l'Odéon.

A. H.